

« La raison et le bon sens sont si rares qu'on voit, chez tous les peuples, les qualités brillantes mises bien au-dessus des qualités solides. Un conquérant est sûr d'avoir des monuments ; un guerrier aura des statues ; une danseuse va en carrosse ; un joueur de violon possède un château ; mais l'homme utile est à peine aperçu. »

Collin de Plancy.

« Aucun chemin de fer ne conduit à la gloire »

A dit le poète.

Ces assertions désolantes sont fausses, erronées, ou, du moins, singulièrement exagérées.

Tous les sentiers qui mènent à l'immortalité ne traversent pas un champ de bataille ; ne sont pas imprégnés de sang et de larmes ; tous ne sont pas arides et rocailleux. Quelques-uns se glissent sous bois, environnés de mystère et d'ombre ; d'autres passent à travers de vertes prairies, de frais vallons, de douces et tranquilles contrées, et quand le voyageur a touché le but, qu'il est arrivé au repos du soir, et qu'au lieu du modeste logis désiré, il trouve une opulente demeure, une foule empressée et de nombreux amis qui tendent les mains, il est souvent le premier surpris des hommages qui l'environnent, des bravos qui l'accueillent et des honneurs qui lui sont rendus.

Qu'avait-il donc fait pour les mériter ?

Cette surprise est bien celle de l'homme qui va nous occuper ; cet étonnement est l'unique sentiment du philanthrope aimable et sympathique, aussi modeste que doux, aussi dévoué que bienveillant, qui, dans les plus humbles sphères, ne cherchant qu'à être utile, s'est trouvé, peu à peu, et sans presque s'en apercevoir, porté à la fortune et à la célébrité.

Qu'ont fait, avant lui, l'abbé de l'Épée, Vincent-de-Paul, Oberlin, Pestalozzi, Jenner dont le nom brille d'un si sublime éclat ? Ont-ils gagné des batailles ? Découvert des continents, écrit l'*Odyssée*, bâti l'Acropole, ou peint la *transfiguration* ? Non, certes. Ils ont simplement aimé les petits, protégé les faibles, instruit, soulagé, consolé l'humanité. Ils ont vécu dans la foule, inconnus, oubliés, parfois dédaignés, jusqu'au jour où l'estime s'est imposée, puis l'admiration, puis la gloire, et, aujourd'hui, à ces ignorés, les peuples érigent des statues ; à ces humbles, on tresse d'immortelles couronnes et les villes se glorifient d'avoir abrité leur berceau.

Un modeste instituteur primaire, ayant connu toutes les détresses, souffert de toutes les privations, surtout de l'ignorance dont, à force de volonté et de courage, il avait fini par se débarrasser, rencontra, un jour, un pauvre enfant, privé de tout, comme lui-même jadis l'avait été, mais, de plus, affligé d'une de ces infirmités qui vous ferment toutes les carrières. L'enfant était bègue ; sa langue était embarrassée et chaque parole qu'il essayait de prononcer ne lui attirait que les railleries de ses camarades, écoliers sans compassion, et sans pitié, comme ils le sont par tout pays.

L'instituteur fut ému ; il s'attacha au petit martyr ; le protégea, l'encouragea et se demanda si on ne pourrait pas le soulager ?

Il essaya. Mais que d'efforts et de dévouements ne fallut-il pas au maître ? Que de soumission et de confiance ne fallut-il pas à l'enfant ?

Car, savait-on où on allait ?

Le bégaiement avait-il été jamais guéri ? Avait-on des méthodes, un système pour combattre cette infirmité ? L'instituteur n'en savait rien ; il ne connaissait rien ; et cependant, rien ne l'arrêta. Il se voua énergiquement à son œuvre ; sacrifia son temps, sa peine, ses loisirs ; inventa, créa et réussit.

C'est l'histoire de ce sublime dévouement que je veux faire ; ce sont ces premiers essais que je veux raconter ; essais qui ont eu de si brillants résultats et qui ont été couronnés d'un succès que personne n'eût pu prévoir.

Premiers pas hésitants, chancelants, qui ont conduit le jeune maître à tout ce que l'homme le plus ambitieux peut désirer : à l'estime universelle, à l'amitié dévouée de ceux qui le connaissent, à l'aisance dorée, à la célébrité.

J'ai vu ces tâtonnements si délicats ; j'ai assisté à l'éclosion du système. Il y a longtemps que l'amitié me lie à celui qui fut le modeste instituteur d'Albigny ; longtemps qu'en travaillant à mon *Dictionnaire des illustrations lyonnaises*, j'ai pris des notes qui me permettent d'inscrire aujourd'hui son nom à côté d'autres noms orgueil de notre province ; érudits, savants, guerriers, poètes : Sève, Suchet, Saint-Jean, Lays, Allemand, Pierre Dupont, Chantelauze, Laprade et Soulyard.

Voyons donc ce que Chervin a été et ce qu'il est :

Comment d'homme simplement utile est-il devenu peu à peu, et sans s'en douter, une illustration ?

La chose est rare ; il est peut-être bon de la donner en exemple à la jeunesse ambitieuse d'aujourd'hui.

Au milieu des montagnes qui séparent le bassin du Rhône du bassin de la Loire ; entre Roanne et Tarare que l'industrie a rendues célèbres et non loin de Lyon et de Villefranche qui, comme ces deux villes, doivent la fortune au génie d'une colline, une petite ville, Thizy, qui a demandé aux usines et aux manufactures l'aisance que l'agriculture ne pouvait pas lui donner. Comme ses grandes sœurs, Thizy travaille, file, tisse, fait du commerce et montre comment on triomphe des obstacles avec de l'intelligence, du courage et de l'activité.

Mais la petite ville travailleuse n'a pas donné le jour seulement à des manufacturiers habiles, à des ouvriers rompus aux grandes traditions et maîtres dans leur état ; elle a produit aussi des hommes dont le nom est connu : Roland de la Platière, économiste, écrivain, ministre de l'intérieur à une époque difficile et de qui, malheureusement, l'illustration légitimé a été beaucoup trop éclipsée par la célébrité de sa femme ; la chanoine Christophe, grand vicaire du diocèse de Lyon, auteur d'une excellente histoire de la Papauté au XV<sup>ème</sup> siècle et un bibliothécaire lyonnais, Etienne Mulsant, érudit, versificateur, entomologiste, dont le meilleur ouvrage est un traité sur les *Punaises de France*, deux volumes in-8°, et le plus important, une *Histoire des Oiseaux-Mouches*, habile compilation faite d'après les meilleures ornithologues anglais et français ; quatre gros volumes in-4°, admirablement illustrés.

C'est enfin à Bourg de Thizy qu'est né, le 3 Août 1824, Claudius Chervin, d'une famille ancienne et considérée, qu'après des revers il a relevé et à qui, par son intelligence, sa philanthropie et son dévouement il a rendu la notoriété et l'éclat.

Thizy est composée de deux communes distinctes : la ville, autrefois solidement fortifiée sur la colline ; le bourg, assis au pied mais en dehors des remparts.

Tous deux également actifs et travailleurs, se partagent les manufactures et les usines. C'est dans le faubourg qu'est né Chervin ; mais ce nom est connu de toute antiquité dans la contrée ; de tout temps, les Chervin ont été industriels et commerçants dans les deux Thizy ; de tout temps, ils y ont joui de l'estime et de la considération ; ils y ont même joué un rôle politique. Aussi loin qu'on remonte dans le passé, on rencontre des Chervin à la tête et dans les premiers emplois des corporations des deux localités.

Pierre Chervin était docteur-médecin, à Thizy, en 1789. C'est l'*almanach historique de la ville de Lyon* qui nous l'apprend.

A cette époque, Claude Chervin avait la dignité de Commis de la Châtellenie, dont le futur ministre Roland de la Platière était l'inspecteur.

Comme Roland, dont il possédait l'intime amitié, Claude était un homme libéral, aux idées généreuses, émancipatrices, tout au progrès. Il acclama les promesses de la Révolution et en fut le plus ardent propagateur. Aussi, aux élections municipales du mois d'avril 1790, fut-il salué avec empressement premier maire de Thizy. Son admiration fut sage et

heureuse ; il gouverna vingt ans la commune à la satisfaction de tous et mourut regretté de la population. Il était l'oncle de Claudius Chervin, le philanthrope qui nous occupe ici.

Le père de celui-ci était dans le commerce, comme tous ses parents. Il possédait une blanchisserie pour les tissus de coton et jouissait d'une large et honnête aisance, quand une catastrophe terrible s'abattit sur lui. La découverte de Berthollet pénétra dans la montagne et y jeta le désarroi. Le blanchiment par le chlore remplaça partout le blanchiment sur le pré. Il n'était pas encore connu dans la région parce que la transformation de cette industrie eût entraîné des dépenses considérables. Mais, vers 1830, une blanchisserie, d'après les systèmes nouveaux, s'étant fondée à Chauffailles, avec de grands capitaux, elle attira toute la clientèle de la contrée et les partisans de l'ancien système se virent perdus.

L'étendage sur le pré avait du bon ; il offrait d'excellents résultats ; mais, il exigeait un temps long, une main d'œuvre énorme et obligeait l'industriel à posséder d'immenses terrains autour de sa demeure. La blanchisserie Chervin ne put résister ; malgré les économies, les efforts, elle succomba dans la lutte et, dans sa chute, entraîna la ruine de toute la famille. Ce fut une profonde tristesse dans le pays.

M. Chervin père s'expatria. Il se rendit à Villefranche et eut le courage d'entrer contremaître dans une usine. Il ne voyait que ce moyen de gagner le pain de ses nombreux enfants. Claudius, l'ainé, qui avait douze ans, le suivit et fut admis comme apprenti dans la même maison. C'était une consolation de travailler l'un près de l'autre. Mais, que donnait-on à l'enfant ? Quelques sous pour des journées de treize heures. On ne protégeait pas alors la santé des pauvres petits comme aujourd'hui. Le patron, M. G. Dessagne, fut cependant toujours excellent pour lui.

Ne blâmons pas toujours le temps présent. S'il s'y commet des fautes et des erreurs, avouons qu'il offre bien, par ici, par là, quelques adoucissements dans le sort des malheureux.

On ne songeait pas encore alors à troubler le commerce et l'industrie par des grèves non moins fatales aux ouvriers qu'aux patrons ; mais pour employer un moyen pratique et rationnel, les travailleurs de Villefranche songèrent à créer une *Société de secours mutuels* que beaucoup d'entre eux regardèrent même comme un acte d'insubordination qui n'était pas sans danger. M. Chervin père calma ces puérides appréhensions ; il convoqua chez lui, secrètement, comme s'il s'agissait d'une conspiration, les hardis et les timorés, et tous, n'ayant qu'un but honnête et moral, avec les seules ressources de leur droiture et de leur bon sens, élaborèrent les statuts de cette intéressante Société qui fut une des premières organisée en France, qui put, dès lors, servir de type et de modèle, et tant elle fut sage, est encore prospère et florissante aujourd'hui .

M. Chervin père ne s'était pas trompé.

La famille de l'honnête contremaitre habitait la place du Collège ; ce fut ce qui sauva le petit Claudius. A côté d'eux, s'élevaient les bâtiments de l' Ecole normale primaire d'instituteurs, et la vue de cet asile de la science, l'admiration jalouse que lui causaient ces jeunes gens qui apprenaient pour enseigner, faisaient travailler son ardente imagination, le bruit des machines, le labeur manuel et pour aller s'asseoir dans ces classes dans ces classes tranquilles où des maitres habiles ouvraient les intelligences à la morale et au savoir ! Le pauvre enfant savait à peine écrire, mais il était intelligent et courageux. Il roda si bien autour du sanctuaire qu'une petite porte s'ouvrit, un jour, pour lui. Le directeur l'aperçut, le remarqua, l'appela et, d'une conversation première conclut que, dans ce petit apprenti inculte, il y avait un sujet de premier ordre, un homme d'avenir.

Sûr de ne pas se tromper, le Directeur demanda résolument à M. Chervin le père s'il voudrait lui confier son fils pour en faire un instituteur ?

Cette proposition fit bondir tous les cœurs ; le père était trop sensé pour refuser ; mais les ressources de la famille ne permettaient pas de faire le moindre sacrifice. Fallait-il donc renoncer à tout espérer ?

Heureusement qu'un joint se présenta.

Les bonnes relations que le père et le fils s'étaient créées dans la ville facilitèrent l'obtention d'une bourse et, en 1840, l'heureux élève entra, le cœur joyeux, dans cette Ecole normale, objet de ses rêves, où il ne tarda pas à se distinguer.

Bientôt placé parmi les plus travailleurs, il y obtint tous les succès. Aimé de ses camarades pour l'amabilité de son caractère, et de ses chefs pour ses efforts, il en sortit, au bout de quatre années, avec une réputation telle qu'il ouvrit à trois de ses frères les portes bienheureuses de l'enseignement. Trois de ses jeunes frères le remplacèrent et se distinguèrent dans la carrière où avait brillé leur aîné.

A sa sortie de Villefranche, Claudius fut nommé, le 1<sup>er</sup> juin 1844, instituteur communal dans le joli village d'Albigny, sur les bords de la Saône. La commune avait à peine huit cents âmes ; c'était peu ; mais la position est charmante, sur les flancs du Mont d'Or lyonnais. Les habitants sont bons ; le pays est agréable et fertile ; de jolies villas, tournées au matin, vis-à-vis ce Franc-lyonnais si connu des touristes, attirent, chaque année, les citadins de la ville voisine qui viennent y chercher l'air pur et le repos. Tout le groupe des habitations est dominé par un gros donjon de l'effet le plus pittoresque. Pas un voyageur descendant la Saône, pas un Lyonnais fuyant par le chemin de fer, qui n'admire ce tableau tout fait, comme si un artiste habile en eût tracé l'esquisse, organisé les décors et l'eût inondé de sa chaude couleur.

Claudius était trop bien doué pour ne pas apprécier ce riant pays ; mais il était trop pratique pour ne pas se demander comment il y organiserait sa vie ? Le Paradis terrestre a certes beaucoup de bon et de beau, mais encore faut-il qu'on puisse y cueillir des fruits.

Le jeune instituteur fit son budget.

Bien entendu qu'il ne pouvait ni ne voulait rien demander à ses parents.

A cette époque, le traitement des instituteurs s'élevait à la somme énorme de deux cents francs par an. C'était fixe et sûr.

On pouvait y joindre cinquante francs pour le secrétariat de la mairie. C'était un boni précieux.

Enfin, venait la contribution scolaire payée par les élèves ; oh ! Celle-ci était plus élevée que tout le reste. En moyenne, l'instituteur pouvait compter sur la somme de six cents francs par an, tout compris. On voit qu'il pouvait vivre grassement.

J'oubliais le plus beau et le meilleur.

L'instituteur était logé comme un prince et cela gratuitement.

La commune lui offrait le château des seigneurs d'Albigny, le beau et pittoresque donjon bâti sur les ruines de la villa romaine qu'Albinus, de noble mémoire, s'était fait construire au-dessus de la route gauloise qui longeait la chaîne du Mont-d'Or. Cela seul eût suffi pour ravir le jeune instituteur.

De toutes les pièces qu'il avait à choisir à laquelle allait-il donner la préférence ?

Il n'hésita pas longtemps.

Il jeta de suite son dévolu sur la meilleure ; c'était la salle d'honneur ; celle qui avait abrité les maîtres dans leur puissance ; qui avait vu tant de plaisirs, tant de repas et tant de fêtes ! Tant de réceptions officielles, tant de seigneurs bardés de fer, tant de belles dames en robes de soie et de velours ! Tant d'écuyers et tant de pages ! Que de souvenirs ! Quelle résidence pour un poète ! Car notre instituteur faisait des vers ! Même au seuil de la vieillesse, le goût ne lui en a point passé. Comme il allait être inspiré entre ces murs qui avaient ouï tant de concerts !

C'est là qu'il fit monter sa couchette, sa bibliothèque, sa table et qu'il installa tout son mobilier.

Cette pièce immense était située au premier étage. Elle occupait toute la tour carrée du château, le donjon.

Il s'y trouva comme un roi.

On y accédait par un excellent escalier de pierre, pratiqué dans l'épaisseur du mur. Ce n'était pas large, mais on passait. Des meurtrières donnaient un jour suffisant. La salle elle-même était éclairée par de ravissantes croisées aux ornements finement sculptés, œuvre d'habiles imagiers.

« L'art grec s'y mêle au gothique travail »

Eût dit le poète.

Quelques-unes manquaient de vitres. Cet inconvénient, léger, si c'en est un, était largement compensé par la facilité plus grande qu'avait le spectateur de jeter les yeux sur une campagne ondulée, sur de riches et beaux villages ; au couchant, sur les lignes pittoresques du Mont-Verdun et du Monthoux, au levant, sur la côte bressane, sur toute la belle vallée de la Saône et sur la jolie rivière dont les flots argentés coulaient doucement à ses pieds.

Il n'y avait qu'une ombre à ce riant tableau. C'était la hauteur du plafond.

En effet, la majeure partie du toit de la tour s'était écroulée, quelques siècles auparavant. On avait bien reconstruit le toit, mais on avait négligé de refaire les plafonds, si bien que la chambre à coucher avait dix mètres de hauteur. On voit qu'avec cette élévation et les vitres absentes, la salle était suffisamment aérée. C'était charmant, l'été ; seulement, l'hiver, on eût pu désirer, peut-être, une clôture plus étroite, une enveloppe plus chaude, un logis moins aérien ; mais peut-on tout avoir ?

Les Sybarites eux-mêmes ont-ils été jamais complètement satisfaits.

C'est dans un angle de cette pièce grandiose que le jeune instituteur avait fixé son campement, et s'il n'avait pas eu besoin, parfois, de son parapluie pour se garantir dans son lit contre les rafales que l'orage faisait pénétrer jusqu'à lui, la jeunesse et la poésie aidant, il ne s'y fût pas trouvé trop mal.

Et pourquoi ne pas tout dire ? Pourquoi ne pas achever ?

Il n'était pas seul dans ce réduit charmant.

Au-dessus de sa tête, sous les tuiles dont il voyant l'envers, logeait une famille de tiercelets qui, chaque matin, partait pour la chasse, planait, plongeait, faisait de grands circuits dans les airs, poursuivait, avec la rapidité de la foudre, les petits oiseaux qui se cachaient en vain dans les buissons. Toute la journée, le père et la mère apportaient la pâture aux petits et célébraient leur triomphe et leur joie par les cris les plus éclatants.

La nuit, la musique changeait de ton.

Dans une autre partie du manoir, des chats-huants avaient établi leur demeure. Tranquilles pendant le jour, silencieux sous les rayons brillants du soleil ; ils s'éveillaient dès que les ténèbres couvraient la terre, sortaient alors du nid et faisaient une guerre acharnée aux souris, aux mulots, aux musaraignes, à tous les petits animaux des champs, et, par leurs hululements répétés, annonçaient à leur voisin, subitement tiré du pays des songes, que leur chasse avait été heureuse et que leurs chers et beaux enfants étaient largement repus. Le concert fini, le jeune professeur se rendormait comme un sage, en admirant combien la nature est variée dans ses manifestations.

Il ne s'en levait pas moins au point du jour, avec empressement, courage ; ardent au travail et le cœur léger. Il préparait sa classe, compulsait les cahiers, corrigeait les devoirs et attendait les élèves qui ne tardaient pas d'accourir.

Tel était le logis, telle était la vie d'un instituteur, aux environs de Lyon, en 1846. Mais cette vie allait se compliquer ; d'autres préoccupations allaient naître. Pouvait-on prévoir l'avenir ? C'est du château d'Albigny que devait partir l'immense notoriété du professeur ; c'est dans cette humble classe de petits paysans que devait naître un système dont l'application devait donner tant de soldats à la France, tant d'ouvriers à l'industrie, tant d'hommes utiles à la société.

Le bégaiement qui avait, depuis le commencement du monde, entravé tant de carrières, arrêté le développement ou l'emploi de tant de brillantes intelligences, allait être, pour la première fois, combattu avec avantage, perdre ses funestes facultés et disparaître, grâce à l'énergique volonté d'un maître d'école de village, à un esprit d'investigation de premier ordre, à un dévouement, une philanthropie qu'aucun obstacle n'allait pouvoir arrêter.

Parmi ses élèves, Claudius Chervin, devenu plus que jamais Chervin l'ainé, depuis qu'il avait trois frères dans l'enseignement, Chervin l'ainé avait un jeune élève affligé d'un bégaiement des plus fâcheux. L'écolier était docile, appliqué, plein de zèle et d'ardeur ; mais à quoi servaient ses excellentes qualités, puisque la langue refusait de faire connaître les pensées et que la parole ; pour être émise, demandait des efforts surhumains qui, le plus souvent, n'aboutissaient à rien de clair et de précis ?

Troublé des rires de ses camarades, éperdu de ne pouvoir se faire comprendre, découragé devant son triste avenir, l'enfant dépérissait. Chervin s'en émut et son cœur compatissant se demanda si on ne pourrait pas secourir le petit malheureux ? Cette idée le troublait, le faisait rêver et, à lui aussi, donnait les plus noirs soucis.

Il s'en ouvrit à un ami.

Cet ami vénéré, ce guide bienveillant était le vieux docteur Duplat, délégué cantonal, médecin d'Albigny, praticien consommé, aussi honnête que savant et adoré dans le pays.



Dès l'arrivée du professeur, il avait lu son homme sur la figure, suivant l'expression imagée de Desbarrolles, et avait été charmé de la droiture, de la bienveillance, de l'intelligence qu'il y avait découverte. A l'œuvre, il eut bien vite vu qu'il ne s'était pas trompé. Les élèves s'étaient donnés à leur maître et les habitants du village avaient fait comme leurs enfants.

Charmé de cette nouvelle acquisition, le vieux docteur trouvait continuellement un prétexte sur l'esplanade, au pied du vieux château, afin de donner le bonjour amical au maître en faisant sa tournée dans les environs. Celui-ci était ravi et fier de pareille affection, et bientôt le jeune homme et le vieillard furent inséparables, heureux de se délasser de leurs travaux dans les charmes d'une conversation où la morale, la science, la littérature, l'enseignement avaient une si large part qu'ils en faisaient presque tous les frais.

Assis sur un banc rustique, en face du magnifique spectacle qu'ils avaient sous les yeux ; gravissant les chemins qui grimpaient vers la montagne, ou suivant les sentiers qui descendaient vers la Saône, qui les eût vus sans les connaître les eût pris pour le père et le fils.

L'instituteur demanda au savant si on ne pourrait pas adoucir, sinon corriger l'infirmité du petit écolier ? Il y revint à plusieurs reprises ; mais, pour l'honneur de la science, l'oracle ne répondait pas ou répondait peu.

Loin de se laisser abattre, plus les réponses étaient obscures ou évasives, quand elles n'étaient pas décourageantes, et plus le vaillant professeur insistait pour avoir une solution.

Les hochements de tête n'étaient pas une monnaie de cours et le jeune homme revenait irrésistiblement à son sujet.

« -- Je sais bien, lui dit un jour le vieillard, que des chirurgiens, tant en France qu'à l'étranger, ont essayé, il y a quelques années, de guérir le bégaiement au moyens d'opérations plus ou moins ingénieuses. Toutes leurs tentatives ont été vaines et sont aujourd'hui complètement abandonnées.

« Des médecins et même des professeurs aussi entêtés que vous, ont poursuivi le même but par des procédés gymnastiques. Ils ont ressuscité le moyen si connu de Démosthènes et mis des cailloux dans la bouche de leurs patients. Qu'ont-ils obtenu ? Rien. Que n'a-t-on pas fait ? On a essayé mille autres manières, mille autres engins. Le succès de l'orthopédie était là ; ne pouvait-on pas suivre le même système d'éducation ? Les médecins échouèrent comme les chirurgiens, et eux aussi abandonnèrent la partie. Croyez-vous être plus heureux ?

« Faites comme eux, mon cher ami, et renoncez à un espoir qui ne se réalisera pas.

« Si vous voulez simplement vous occuper, ne perdez pas votre temps à fouiller nos bibliothèques et nos archives ; elles ne vous apprendront rien. Cherchez vous-même ; essayez, tâtonnez. Observez en quoi votre petit bègue diffère de ses camarades. Etudiez le fonctionnement normal des appareils de la voix.

« La glotte est-elle un instrument à corde ou à vent ? Quel est le mécanisme du larynx ? Voyez, vérifiez et cherchez à corriger.

« Vous échouerez sans doute, mais si, par impossible, vous réussissiez, quels bienfaits n'apporteriez-vous pas à l'humanité ! »

Malgré son opinion formelle, ses idées et ses convictions, M. Duplat mit tous ses livres à la disposition du professeur. Celui-ci, aiguillonné par l'obstacle ; ardent à le surmonter et animé par le but qu'il entrevoyait, se plongea dans la physiologie et l'anatomie, sans négliger d'étudier son élève auquel son cœur aimant s'était si vivement attaché.

Pendant deux ans, les essais se succédèrent, sans décourager le professeur. Il se sentait sur la voie et ne demandait qu'à persévérer. Il entrevoyait quelque chose, vaguement peut-être, mais le système prenait corps. Déjà il était arrivé à sensiblement améliorer la prononciation de l'enfant ; déjà il recevait les félicitations du docteur, lorsque, le 1<sup>er</sup> janvier 1847, il fut nommé instituteur communal à Lyon.

Ce fut un moment de vive émotion.

Fallait-il abandonner un but qu'on allait atteindre ? Devait-il renoncer à sa découverte ? Laisser un petit infortuné en proie à une infirmité dont on était certain de le débarrasser ? Que deviendrait cet enfant qui déjà était tout à l'espoir ?

Et la science ? Et l'humanité ? Était-ce de vains mots ?

D'un autre côté, devait-il renoncer à un avancement brillant et rapide qui comblait tous ses vœux ?

Pouvait-il repousser la bienveillance de ses chefs et briser son avenir ?

Ne devait-il pas songer à ses parents.

Partagé entre des sentiments si divers ; ému, mais enfin résolu, il dit adieu à ce charmant pays où il avait trouvé tant de sympathies, tant de solides amitiés. Il alla voir le docteur, qui fut de son avis et lui dit d'obéir. Il embrassa tendrement l'enfant qui lui avait coûté tant de sollicitudes et d'efforts. Il lui donna des conseils qui devaient achever sa guérison et, non sans avoir le cœur serré, il partit.

A Lyon, il se mit, de suite, en devoir de répondre à la confiance qu'on avait en lui. La charge était plus lourde qu'à son cher Albigny ; mais il avait l'expérience acquise et une indomptable volonté.

Le hasard voulut qu'il y eût un bègue, dans la nouvelle école, comme là-bas.

Ce fut pour le professeur une consolation et une joie. Il allait pouvoir appliquer sa méthode et perfectionner ses essais. Il se mit aussitôt à l'œuvre et, cette fois, il eut le bonheur de réussir parfaitement.

Il n'y avait pas à douter, le triomphe était complet. On vit l'enfant, on félicita le maître ; on acclama la découverte. Quels horizons ! Quel avenir ! Christophe Colomb avait découvert l'Amérique ! Il n'y avait plus qu'à le couronner, ou à le mettre dans les fers.

Ce dernier sort n'est-il pas celui de la plupart des inventeurs ?

C'est ce qui faillit arriver à notre ami. Je le dirai plus tard.

Sans prévenir quel danger il allait courir, M. Chervin se remit aux expériences, avec une ardeur qui tenait de la passion. Il voulait créer une règle, une méthode ; établir des principes et ne rien laisser au hasard, dans son merveilleux enseignement.

Tout marchait d'ailleurs à souhait.

C'est alors que j'eus le bonheur de connaître le brillant professeur.

J'étais directeur de la *revue du Lyonnais* ; à ce titre, assez entouré d'écrivains. A une fête de bienfaisance donnée au bénéfice des petites filles des soldats, je fus abordé par un jeune instituteur et on parla de la *revue* et de mes travaux. Il désirait depuis longtemps m'être présenté. Il eût été si fier de devenir un collaborateur ! J'avais à ce moment assez l'habitude et le flair de lire dans les physionomies ; sa conversation m'acheva. Mon nouvel ami avait le regard le plus limpide, et le sourire le plus doux. Tout en lui était élégant, simple et harmonieux. Grand, blond, mince, vigoureux, il offrait le type accompli des montagnards de la Ségusiavie. Son cœur me parut affectueux et sincère ; sa bienveillance digne mais inépuisable. Il aimait la littérature et la cultivait. Il me parla en connaisseur des services que la *revue du Lyonnais* rendait à l'histoire de Lyon. C'était me prendre par mon faible. Nous nous liâmes. Il vint me voir et le temps n'a fait que resserrer les liens qui dès lors m'ont attaché à lui.

D'autres nœuds plus doux vinrent, à cette époque, enchaîner son sort. Il rencontra une jeune fille belle, ce qui n'est rien, mais riche des dons les plus précieux de l'âme et de l'intelligence. C'était un trésor trop grand pour le laisser échapper. Il fit sa demande. La jeune personne eut bien vite apprécié la supériorité de l'homme qui sollicitait sa main. Les familles

étaient également honorables. Elle dit un *oui* que la raison approuvait comme l'inclination, et le bonheur eut dès lors à s'occuper, dans notre ville, d'un jeune ménage de plus.

Je n'ai jamais vu le moindre nuage flotter dans ce charmant intérieur.

Tout y prospérait. L'enseignement normal était brillant ; les chefs étaient satisfaits ; la guerre au bégaiement triomphait. L'estime arrivait de toute part ; un fils naquit. Rien ne manquait aux deux époux.

En ce moment, parut à Lyon un de ces hommes qui ont touché à tout, ont tout vu, tout fait, tout inventé. Moitié philosophes, moitié aventuriers, chevaliers errants de la science, ils ont la fortune dans la main. Mais trop fiers et trop désintéressés pour en profiter, ils l'offrent généreusement au public, ne s'en réservant que l'honneur.

Celui-ci était Marseillais, professeur de déclamation et de diction. Il possédait surtout une méthode infaillible pour guérir le bégaiement.

Avant lui, cette infirmité avait passé pour incurable ; il la guérissait par enchantement.

C'était un gros homme, commun et vulgaire, quoiqu'il fît des vers. Il s'appelait Cresp. Il annonçait hautement qu'il allait ouvrir des cours qui n'eurent jamais lieu.

M. Chervin, toujours à l'affût de ce qui touchait à cet enseignement qui était sa vie, tressaillit et fut ému. Il courut chez le Marseillais et s'informa si on pourrait être mis au courant de cette méthode qui l'intéressait au plus haut point ?

M. Cresp répondit qu'il y consentait. Il hésitait à se fixer à Lyon qui ne répondait pas à ses vues. Les élèves en déclamation étaient rares et les bègues encore plus. Seulement, sa méthode avait une telle originalité, une telle efficacité qu'il exigeait mille francs, avant d'en dire le moindre mot.

Mille francs ! M. Chervin ne les avait pas. Et puis était-ce un enseignement sérieux ? Pourrait-on avoir confiance dans cet inconnu ? Il demanda un jour pour y penser.

Mme Chervin, mise au courant de la difficulté, y réfléchit profondément ; puis, avec cette intuition, cette finesse qu'ont les femmes en présence d'une grande entreprise ou d'une obscure difficulté, elle déclara que la guérison du bégaiement était bien plus importante que l'enseignement ; que là était leur avenir et qu'il fallait accepter.

Plein de confiance dans une sagesse que, par expérience, il connaissait, M. Chervin se hâta d'emprunter les mille francs ; c'était bien plus que son appointement semestriel. Il en tremblait. Quel bouleversement dans le budget du petit ménage ! Il passa outre et alla porter la somme au voyageur.

L'argent compté, le maître et l'élève se mirent à l'œuvre. L'enseignement mystérieux commença ; les voiles d'Isis furent arrachés et l'ésotérisme n'eut bientôt plus de secrets pour le jeune initié.

Mais quelle ne fut pas l'épouvante, quel ne fut pas l'effroi de celui-ci quand il vit que l'initiateur n'en savait pas plus que lui ; que la synthèse était une vague utopie ; que la méthode était un ramassis de théories qui n'avait jamais été appliquées ! Le maître était un simple faiseur et son élève avait été joué.

L'infortuné fut au moment de se désespérer. Il revint chez lui, la honte au front et la peine au cœur. Mme Chervin l'eut bien vite consolé. C'est d'elle que venait l'erreur ; mais, après tout, plaie d'argent n'est pas mortelle. On emploierait tous les moyens pour se libérer et s'il y a quelque chose de bon dans le peu qu'on a entendu, on tâchera d'en tirer parti.

Dès lors, ce qui n'avait été qu'une expérience, un accessoire dans la vie de M. Chervin, allait devenir la principale occupation de sa pensée. Ce qui eût découragé tout autre fut un motif d'émulation, un irrésistible excitant. Ce n'était plus seulement un motif de philanthropie qui le poussait ; c'était la nécessité d'éteindre une dette sacrée. Dès lors, il était urgent d'avoir des élèves et de leur demander une rétribution.

Pour être à la hauteur de cette nouvelle tâche, M. Chervin résuma sa doctrine. Il créa de toutes pièces une méthode simple et pratique et, à l'application, il obtint la conviction qu'il pouvait désormais, en quelques jours, faire disparaître toute trace de bégaiement.

Cette immense labeur, neuf en tous points et sans précédents, fut couronné du plus entier succès. Les élèves accoururent et la renommée du professeur se répandit dans toute la ville de Lyon.

Elle parvint aux oreilles du docteur Amédée Bonnet, le célèbre chirurgien, dont la haute intelligence et la sagacité n'étaient jamais restées étrangères à rien de ce qui pouvait intéresser l'humanité.

Lui-même, en 1841, avait essayé de combattre le bégaiement, au moyen d'une opération qui consistait dans la section sous-cutanée des génio-glosses, au niveau des apophyses géniées et il avait complètement échoué.

Trop fier pour être jaloux, trop grand pour ne pas admettre le génie chez les autres, il voulut se rendre compte personnellement de la méthode nouvelle. Il se rendit chez le jeune professeur, le vit, fut satisfait, admit sa supériorité et lui confia aussitôt deux sujets soigneusement choisis.

M. Chervin les guérit et M. Bonnet le remercia par le billet suivant :

« -Je soussigné, professeur à l'École de médecine de Lyon, certifie avoir adressé deux bègues à M. Chervin. Ces bègues, âgés l'un de douze ans, l'autre de vingt-cinq, ont été complètement guéris en dix jours de traitement. »

Que dire devant un pareil certificat signé d'un nom illustre, délivré par une des sommités de la science ? La lumière était faite ; elle brillait ; on ne pouvait plus la nier.

Ce fut là le premier parchemin nobiliaire de M. Chervin. Il devait en classer bien d'autres dans ses archives.

Mais l'Université lyonnaise de cette époque ne pouvait admettre qu'un instituteur s'élevât au-dessus de sa situation précaire et employât ses loisirs à faire un bénéfice en dehors de son traitement, même pour le bien de l'humanité. Sa classe marchait admirablement ; il suffisait à tout ; ses chefs directs étaient contents ; mais il y avait autour de lui des médiocrités et des jalousies avec lesquelles il fallait compter.

Il était aligné dans les rangs. Il devait rester fixe et ne pas en sortir.

Un prétexte pour le frapper fut bientôt trouvé. Il pensait mal.

C'était la plus grave accusation qu'on pût lancer contre lui.

L'Empire avait succédé depuis trop peu de temps à la seconde République pour se sentir solidement établi. On poursuivait avec activité, et en ennemis, les républicains de conviction, comme tous ceux qui ne courbaient pas suffisamment la tête sous le régime impérial. Or, M. Chervin avait accueilli avec enthousiasme les idées de liberté et de progrès proclamées par la Révolution de 1848. C'était donc pour l'Empire un devoir de sévir contre lui. On n'y manqua pas.

Lui parti, on mettait un fidèle à sa place. Deux profits.

Un jour, sans que rien n'eût annoncé l'orage, le recteur de l'Académie, M. l'abbé Vincent, intima l'ordre à M. Chervin d'avoir à cesser tous ses travaux sur le bégaiement. Il avait le choix, il était libre ; il devait aussitôt se soumettre ou se retirer.

C'était bien l'histoire de Colomb : « tu as trouvé l'Amérique ? Des fers. »

Ce fut un coup désastreux pour l'inventeur. Ne pouvoir payer ses dettes au temps promis ; faire attendre ; se gêner ; c'était dur. Mais renoncer aux soulagements qu'il pouvait apporter aux hommes, c'était cruel pour un philanthrope.

Il gagnait trop peu par le bégaiement pour offrir sa démission. L'enseignement était sa carrière ; il y trouvait son pain ; le jeune ménage fut consterné.

Avant de se résoudre, le malheureux instituteur courut chez le docteur Amédée Bonnet, qui était devenu son protecteur et son ami.

Celui-ci fut révolté.

Le célèbre chirurgien, homme de cœur et de liberté, voyait surtout, dans ce traitement, l'anéantissement d'une infirmité qui atteignait tant de malheureux ; la délivrance de tant de jeunes hommes utiles au pays ; à côté de cela, une injustice, l'échec à l'inventeur et la ruine d'une famille.

Il n'en fallait pas tant pour le monter.

-combien gagnez-vous par an ? demande t-il brusquement à son visiteur.

-dix huit cents francs.... C'est peu pour un ménage...

-eh ! Je le sais. Continuez vos leçons et vos cours ; j'en fais mon affaire. Guérissez les bègues ; allez sans crainte. Si on vous destitue, c'est moi qui vous ferai une pension de cette somme. J'en prends l'engagement.

C'est un orage ; il passera.

M. Chervin, confondu, ne trouvait pas de mots pour remercier. Il se voyait sauvé et le bonheur l'étouffait. Il se retira en balbutiant quelques paroles... Il savait que ce n'était point là une vaine promesse ; l'illustre chirurgien n'avait jamais manqué aux siennes et il était homme à tenir celle-ci. Le passé entier de M. Bonnet en était un sûr garant.

Ce fut donc le cœur inondé de joie que M. Chervin rentra chez lui. Seulement, pour ne pas abuser d'une telle générosité, il s'effaça, courba la tête, mit une sourdine à ses succès et dissimula les guérisons qu'il obtenait.

Quelques mois passèrent ainsi ; le nuage noir s'éloigna et les foudres universitaires ne frappèrent pas le coupable.

Bien mieux, une réaction se fit peu à peu en sa faveur et le ciel finit par se rasséréner tout à fait sur sa tête. Honte, justice ou changement de recteur, on eut l'air de l'oublier.

C'était un premier pas ; un second se fit bientôt.

A M. l'abbé Vincent avait succédé M. l'abbé Noirot, que remplaça, bientôt après, M. de la Saussaye, de l'Institut. Celui-ci était un esprit loyal, ouvert aux grandes choses. Sous sa direction, l'Académie revint de ses préventions et, loin de poursuivre le novateur, elle voulut se servir de ses précieux talents.

Le 2 octobre 1858, quoique l'Empire régnât toujours et que l'instituteur fût toujours l'homme d'autrefois, un arrêté de M. le préfet du Rhône, rendu sur les propositions de M. Vivien, inspecteur d'Académie, désigna M. Chervin pour une délicate et importante mission.

Un autre novateur, M. le docteur Blanchet, médecin chef de l'institution des sourds-muets de Paris, avait inauguré une nouvelle méthode d'enseignement pour les infortunés confiés à ses soins. Il s'agissait d'aller à Paris étudier ce système et l'appliquer en province, s'il réalisait les avantages qu'on lui attribuait.

M. Chervin fut choisi par l'Administration.

Quel changement ! Quel triomphe ! Quelle heureuse réhabilitation !

Le but de M. Blanchet, approuvé par le gouvernement, était d'ouvrir les portes de l'Ecole primaire aux malheureux sourds-muets trop délaissés, et par là, rendre leur éducation plus facile, plus pratique, par le contact journalier avec les entendants-parlants. Mais, pour cela, il fallait commencer par les instituteurs et les mettre au courant des particularités du nouvel enseignement.

A Paris comme en province, M. Chervin se fit remarquer par un zèle, un dévouement, un tact hors ligne. Il fut donc bien vite sympathique au docteur Blanchet qui en fit son collaborateur privilégié, son homme de confiance et son ami.

Bien au courant de la méthode, il revint à Lyon.

Restait l'application.

Il découvrit ou on lui amena deux sourds-muets, un garçon et une fille, dont il s'empara et, après huit ans d'efforts, de patience et de dévouement, il leur apprit complètement à parler.

Ajoutons, comme trait aussi beau que rare, que, pour le premier, qui manquait de tout, leçons, répétitions et souvent nourriture et vêtements furent à la charge du professeur.

Mais le résultat fut merveilleux. Les deux petits muets d'autrefois savaient lire, écrire et compter. Il parlaient, se faisaient comprendre ; lisaient la parole sur les lèvres et trouvaient rendus à l'existence commune, dont ils semblaient à jamais séparés.

La Société protectrice des sourds-muets de Paris fut ravie, et, dès lors, elle épuisa en faveur de M. Chervin toutes les récompenses dont elle pouvait disposer. Elle rêvait même de le mettre à la tête d'une institution importante, et sous ses yeux, mais un malheur vint arrêter tous ces projets.

M. Blanchet mourut et sa doctrine fut aussitôt battue en brèche avec animosité.

Depuis longtemps, des voix intéressées s'élevaient pour faire croire que cet enseignement était infructueux, impossible, dangereux même. On avait des faits, cependant, à opposer aux clameurs. N'importe ! On disait que l'abbé de l'Epée l'avait essayé et l'avait rejeté. C'était une autorité ; pouvait-on aller contre elle ? Le respect, la vénération qu'on



avait pour cette grande mémoire interdisaient de nouveaux essais. Tant qu'il avait vécu, le docteur Blanchet avait fait taire ces calomnies. Quand son enseignement fut privé de son initiative généreuse, de sa voix et de sa haute notoriété, ce fut la fin, il succomba.

Aujourd'hui, l'enseignement par la parole s'est relevé ; depuis vingt ans, il triomphe. Le gouvernement actuel, mieux éclairé, le protège et, ce qu'on déclarait une impossibilité, est devenu la règle générale. En voyant les sourds-muets parler, on est bien forcé d'avouer que cela se peut.

Mais notre infatigable professeur menait bien d'autres choses de front.

Le changement d'étude n'est-il pas un délassement ?

Il en offrit la preuve.

En 1857, M. Chervin fut membre fondateur, et aussitôt nommé secrétaire de la Société de Secours Mutuels des Instituteurs et des Institutrices du Rhône, Société à laquelle il se voua entièrement.

Puis, en 1859, il se présenta pour être reçu à la *société littéraire de Lyon*, qui comptait les historiens, les archéologues et les littérateurs les plus distingués de la ville.

S'asseoir à côté de MM. Roé, qui fut plus tard premier président de la Cour d'appel de Chambéry ; Millaud, aujourd'hui sénateur, de Lagrevol, devenu conseiller à la Cour de Cassation, le marqui de Beausset, Perret de la Menue, Péricaud, Hedde, Varambon, Guimet, Vachez, de Soultrait le numismate, n'était pas un mince honneur. D'ailleurs, on y travaillait.

J'appuyai de toutes mes forces cette candidature et le postulant fut reçu à l'unanimité.

Le rapporteur, du reste, m'avait laissé peu de mérite ; il avait très bien fait connaître le candidat.

Parmi les titres de celui-ci, l'orateur avait cité, entre autres, une médaille accordée, en 1857, par M. le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes.

Son admission à la *Société d'Education de Lyon*, œuvre de philanthropie destinée à faire connaître les meilleures méthodes d'enseignement et les plus importants ouvrages de pédagogie anciens ou modernes.

Son admission à la *Société libre des Beaux-arts*, de Paris.

Plusieurs ouvrages classiques sur le bégaiement et l'enseignement.

La direction, sous un pseudonyme, d'une *Revue* morale et littéraire, la *Muse des familles*, qui avait attiré, dans son orbite, non seulement tous les poètes lyonnais, mais encore grand nombre d'écrivains de Paris.

Ses succès comme instituteur à Villefranche, Albigny et Lyon.

Enfin et surtout son *Histoire de l'Enseignement des Sourds-Muets*, dans laquelle l'auteur, après avoir suivi, pas à pas, les traces de cet art précieux, en Angleterre, au VII<sup>ème</sup> siècle, en Espagne, au XVI<sup>ème</sup>, en Italie, en Hollande, en Allemagne, au XVII<sup>ème</sup>, le montrait perdu, oublié et, enfin, retrouvé en France au XVIII<sup>ème</sup> siècle, par l'immortel abbé de l'Epée, dont M. Chervin avait profondément étudié et fait valoir la science et les travaux.

Tant d'études variées, tant de préoccupations historiques et littéraires, à côté de l'éducation des Sourds-Muets, qui lui demandait un temps précieux et en dehors de l'Enseignement communal qui était sa vie, avaient singulièrement détourné M. Chervin de la pensée du bégaiement. Mais la mort de M. Blanchet, la ruine et l'abandon de son œuvre, ramenèrent notre instituteur à cette passion première. Il y fut aidé par un rapport que présenta le vénérable M. Guyenot, à la Société d'éducation, sur les succès qu'il avait obtenus dans la cure du bégaiement. Ce fut un encouragement qui le fit repartir. Il ne devait plus s'arrêter.

C'était la première fois qu'un rapport officiel était fait sur son œuvre, sa méthode et cet ensemble de travaux dont le public se préoccupait. Mais il était urgent de faire passer le tout au crible du contrôle scientifique. Cet avis fut adopté et la savante Société choisit pour commissaire trois de ses membres les plus autorisés. Trois médecins d'une notoriété et d'une compétence indiscutées furent pris pour juges : M. le docteur Desgranges, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon ; MM. Passet et Fonteret, membres de la Société de médecine de la même ville. On ne pouvait mieux rencontrer.

Cinq élèves furent présentés à la Commission. Celle-ci les examina minutieusement, suivit le traitement et donna ses conclusions.

A leur suite, la Société d'Education prit, à l'unanimité, un arrêté, par lequel, aussitôt, elle déclarait avoir :

-1° Voter à M. Chervin des remerciements et des félicitations chaleureuses pour les services, très souvent gratuits, qu'il avait rendus en sa qualité d'éducateur du langage.

-2° Donner à sa méthode curative sa plus haute approbation, en exprimant le vœu que son auteur puisse la professer dans un cours normal.

-3° Enfin, envoyer le présent rapport à M. le Recteur de l'Académie de Lyon.

M. de la Saussaye, dont le nom est resté attaché à tant d'améliorations dans l'Enseignement, s'associa lui-même à ces félicitations, en obtenant, le 12 avril 1864, pour M. Chervin, les palmes d'Officier d'Académie, distinction qui n'avait encore été accordée à aucun instituteur public.

Ce ne fut pas tout. La veine avait tourné et, sur la demande de M. le Préfet du Rhône, le Conseil Général vota au professeur une subvention pour le traitement gratuit des bègues indigents.

C'était de la démocratie au premier chef.

C'était vouloir que même les bègues sans fortune, les déshérités pussent parler ; voilà pour la peuple.

C'était la reconnaissance et la glorification du système ; ceci pour le professeur.

Et on n'avait pas fini.

Une consécration non moins importante eut bientôt lieu.

M. Chervin, ayant adressé à l'Administration une requête afin que l'état d'un certain nombre d'enfants qu'il avait l'intention de traiter fût officiellement constaté, avant et après le traitement, le préfet du Rhône, par un arrêté du 30 novembre 1865, institua une Commission chargée de suivre, dans tous ses plus infimes détails, l'application de la méthode nouvelle. Celle-ci fut composée du Président de la Société d'Instruction primaire du Rhône ; de l'inspecteur d'Académie ; du Président de la Société de Médecine et du Directeur d'une grande institution d'enseignement.

Cette Commission était trop bien choisie pour agir légèrement. Elle mit à son œuvre une conscience et un soin qu'on ne saurait trop louer.

Voici la conclusion de son rapport :

« Votre Commission, M. le Préfet, après avoir suivi les démonstrations théoriques et pratiques de la Méthode curative de M. Chervin ; après en avoir constaté les heureux résultats et avoir reconnu la possibilité de la vulgariser dans les Ecoles normales primaires, résume l'exposé de ses observations en concluant :

« 1° Que M. Chervin professe réellement une méthode essentiellement intelligente, physiologique et gymnastique qui guérit le bégaiement, dans un ordre d'idées plus élevé, mais à peu près de la même manière qu'un gymnasiarque instruit et intelligent, change un choérique grêle et difforme en un homme bien conformé agile et vigoureux.

« 2° Qu'il serait utile de lui accorder une allocation pour qu'il pût traiter gratuitement les bègues nés de parents pauvres ».

Le Préfet du Rhône qui était aussi, alors, maire de la ville de Lyon, mettant à exécution le vœu de la Commission, fit voter, le 1<sup>er</sup> février 1867, par le conseil municipal, une subvention en faveur des bègues indigents de la ville.

Ainsi « *Rome avait parlé* » comme on disait jadis dans les cloîtres du moyen âge. Toute hésitation s'évanouissait ; toute résistance devenait possible ; toute jalousie sans but ; toute opposition, une révolte contre le pouvoir, ce qui est peu de chose ; mais aussi contre la raison et la loi, ce qui est tout.

Après vingt années de labeur opiniâtre, d'une énergique persévérance qu'aucun sacrifice n'avait pu arrêter, M. Chervin recevait enfin la récompense de sa courageuse initiative. Son œuvre était fondée ; elle était officiellement reconnue ; sa méthode approuvée. Il allait maintenant pouvoir marcher d'un pas ferme et assuré.

Mais si on jette un regard en arrière, de quel étonnement n'est-on pas frappé en voyant le chemin parcouru ! Que de veilles, de pensées, d'observations sagaces, d'intelligence, de volonté n'a-t-il pas fallu pour arriver à ce résultat merveilleux de faire disparaître, en quelques jours, le bégaiement le plus invétéré !

Un modeste instituteur de village qui n'était ni médecin, ni physiologiste ; qui n'avait étudié que la pédagogie ; qui était jeune, inexpérimenté, avait résolu un problème qui avait découragé les plus savants professeurs.

Il avait trouvé en lui-même et ne connut que bien plus tard la fourchette de M. Itard, la gymnastique linguale de Mme Leigh, la baleine de M. Malbouche, le bride-langue de M. Colombat, le cintre de M. Chengoin, le ratelier de M. Wutzer, les boules en caoutchouc de M. Morin, destinées à remplacer les cailloux historiques de Démosthène, le pince-nez de M. Guillaume ou la cravate de M. Bates ; moyens empiriques, enfantins qui tous avaient échoué.

Heureusement que le professeur d'Albigny avait manqué de livres spéciaux qui l'eussent infailliblement dévoyé.

Quelques semaines après que la Commission préfectorale eut déposé son heureux rapport, on reçut l'avis que M. Duruy, l'illustre Ministre de l'Instruction publique, arrivait à Lyon.

Son Excellence venait présider la distribution des prix aux élèves des Ecoles municipales. Après la cérémonie, M. le Préfet s'empressa de lui présenter M. Chervin.

M. le Recteur de l'Académie, les principales autorités de la ville et les professeurs étaient présents.

Le Ministre regarda bien en face le professeur :

-« Vous avez réussi à corriger le bégaiement, je vous en félicite, lui dit-il avec cordialité. Puis, se reprenant : Mais vous avez eu des prédécesseurs. Je connais quelqu'un qui a fait de sérieux travaux, bien avant vous. »

A cette attaque directe et inattendue, le professeur fut un peu troublé.

-« Monsieur le Ministre balbutia-t-il avec émotion, je ne doute pas que d'autres ne puissent faire mieux... J'ai fait ce que j'ai pu...

- Ah ne vous troublez pas ! Dit le Ministre en riant. Ce concurrent... C'est moi. Il y a longtemps, et j'avoue que je n'ai pas trop bien réussi. Donc, mon cher ami, je ne vous disputerai pas la palme, je n'en ai pas le droit. Quant à aujourd'hui, les soins du Ministère suffisent largement à mon ambition. »

Le Ministre riait... Tout le monde fit comme lui.

Alors, avec une bonhomie charmante, M. Duruy raconta qu'à l'époque où il avait l'honneur d'être professeur d'histoire au collège Henri IV, il avait, parmi ses élèves, un jeune homme affligé d'un bégaiement prononcé.

Cette infirmité était d'autant plus affligeante que le jeune homme était intelligent, passionné pour l'histoire et que, malgré les plus énergiques efforts, il ne pouvait répondre ni aux maîtres ni aux répétiteurs.

Touché de compassion, M. Duruy le fit venir chez lui et s'appliqua simplement à le faire parler très lentement.

Et ce fut tout.

Les leçons furent longues et pénibles pour tous deux.

« Je me donnai beaucoup de peine pour ce garçon, ajouta M. Duruy, mais je ne le regrette pas, car si je ne pus le guérir, j'eus du moins la satisfaction d'améliorer sa position.

N'importe, si c'était à refaire, je vous déclare, mon cher monsieur Chervin, que je ne recommencerais pas et que je m'empresserais bien vite de le confier à vos soins.

Maintenant voyons. Puis-je vous être utile à quelque chose ? Disposez de moi et souvenez-vous que vous n'avez plus en moi un rival, mais un protecteur et un ami. »

Les assistants applaudirent et on put croire que les bravos s'adressaient autant au timide professeur qu'au puissant ministre d'Etat.

L'année suivante, en 1867, M. Chervin, avec le concours et l'appui du ministre de l'Instruction publique, fondait l'Institution des Bègues, à Paris.

Avant un an, la maison avait reçu près de 100 élèves ; les difficultés de toutes sortes avaient disparu ; la situation financière était parfaite ; la réussite avait dépassé tous les espoirs.

Pouvait-il en être autrement ? L'habitation offrait des charmes séduisants. On était dans la ville, quoique en dehors du bruit ; dans le quartier le plus sain et le plus aéré de

Paris ; à deux pas de l'Arc de l'Etoile ; à quelques minutes à peine du Trocadéro à la vue immense, et du Bois de Boulogne si fréquenté ; dans une famille intelligente, simple, unie, sympathique, avec un personnel d'élite et un professeur qui ne connaissait ni échec, ni revers.

D'un autre côté, l'infatigable M. Chervin, chaque jour plus sûr et plus expérimenté, améliorait, perfectionnait sa méthode ; voyait, comparait, trouvait ; ce qui lui permit bientôt de passer de l'enseignement individuel à l'enseignement collectif, qui lui donna les mêmes heureux résultats. Ouvrant des cours, il put traiter, dorénavant, une dizaine de bègues à la fois et dans le même délai de vingt jours. Ce temps si bref lui suffisait complètement.

Aussi, tout en faisant de nombreux enseignements à Paris, M. Chervin retournait-il chaque année à Lyon, pour continuer les leçons que la ville et le département y avaient fondées.

Marseille voulut suivre l'exemple et son conseil municipal vota une subvention qui permit au professeur de créer dans cette ville une succursale qui obtint tous les succès.

Mais quel est le bonheur appelé à toujours durer ?

C'est quand tout lui réussissait que le malheureux maître fut frappé jusqu'au plus profond de son cœur.

Après quelques mois de maladie Mme Chervin, adorée de son entourage, admirée de qui la connaissait, idole de son mari, guide et appui de son fils, mourut, en pleine jeunesse, le 10 décembre 1869, emportant pour toujours dans la tombe la joie du foyer, l'espoir et la consolation de ceux qui lui devaient tout.

Mais la femme vaillante, en s'en allant, eut du moins la consolation de voir son œuvre prospère, la maison solidement établie, son mari au sommet de l'estime publique et son unique enfant, riche de tous les dons, intelligent, travailleur, vaillant et en mesure de ne rien laisser périliter.

Ce fils tendrement aimé, étudiait la médecine dans l'espoir de se rendre utile à son père et de pouvoir, plus tard, lui succéder.

Cependant cette mort ne frappait seulement le pauvre époux dans ses plus profondes affections ; elle ébranlait aussi, pour le moment, la brillante institution.

Belle autant qu'intelligente et bonne ; tendre autant que dévouée ; modèle accompli de la femme et de la mère ; organisatrice de premier ordre ; elle avait été un collaborateur précieux pour la grande œuvre à laquelle, dès la première heure, elle s'était entièrement

vouée, et, presque autant que son mari, elle avait pris part à cet enseignement dont le renom était européen.

Brisé, incapable de pensée et de travail, M. Chervin voulut s'éloigner de Paris, appeler l'oubli à son aide et fuir, au moins pendant quelques temps, la ville où il souffrait si cruellement.

Il accepta l'hospitalité que lui offrait, à Barcelone, un de ses anciens élèves devenu son ami, et partit pour l'Espagne avec son fils.

Mais la cure de cet élève avait fait grand bruit ; l'Académie de Médecine et de Chirurgie de Barcelone avait fait un rapport aussi élogieux que précis, sur la délivrance de ce jeune homme connu de tous. Les membres de cette Académie qui avaient vu cette cure merveilleuse n'en revenaient pas du succès obtenu. Le rapport confirmait, ce que tout le monde voyait, une entière et complète guérison.

Aussi, quand le célèbre professeur arriva, comptant jouir du calme et du repos dont il avait si grand besoin, fut-il effrayé et surpris de trouver quinze ou vingt personnes qui l'attendaient, avaient mis leur espoir en lui, et le suppliaient de les guérir.

Comment refuser ?

Cédant à des instances si flatteuses et si pressantes, M. Chervin ouvrit un cours et, pour venir en aide à son père, toujours si endolori, le fils se hâta d'étudier l'espagnol, ce qui lui permit de prendre part aux travaux devenus, chaque jour, plus importants.

Le cours de Barcelone en fit naître d'autres, dans la même ville, d'abord ; puis à Madrid et à Cadix. Toute la Péninsule apprit bien vite qu'elle était visitée par les deux illustres français.

Cependant, Paris les rappelait. Ils dirent adieu à leur sympathique Espagne ; mais à peine de retour chez eux, la guerre de 1870 éclata et l'Institution ne put se rouvrir.

Toujours zélé pour le bien public, M. Chervin mit gratuitement son personnel et sa maison à la disposition du Ministre de la guerre. On sait à quels nombreux dévouements nos désastres donnèrent naissance. C'est l'Histoire à ne pas les oublier.

Après le siège, Paris eut à subir les terribles excès de la Commune. Aucune existence, illustre ou obscure, ne se trouvait à l'abri. M. Chervin, ne se voyant pas en sûreté, se rendit en Belgique et il attendit, chez un autre de ses élèves, que la tranquillité se rétablît.

Mais l'inaction ne pouvait lui convenir. Sollicité de toutes parts, comme en Espagne, il ouvrit, en avril 1871, à Bruxelles, des cours avidement suivis. Le succès en fut tel que l'Enseignement nouveau s'y continue encore aujourd'hui.

Dès que la tranquillité fut revenue, la famille Chervin rentra chez elle, et les cours y recommencèrent comme autrefois. M. Arthur Chervin était devenu docteur en médecine et son père s'empressa de se l'adjoindre comme professeur.

Mais après tant de labeurs, ce corps fier et robuste avait besoin de repos. Pourquoi se priver d'une tranquillité si vaillamment gagnée ? Sans se retirer, sans abdiquer, toujours le chef, quelques années plus tard, M. Chervin aîné fit venir et s'adjoignit un de ses frères, M. Amédée Chervin, et l'on vit alors, spectacle touchant, les trois Chervin, unis par la science et par le cœur, redoubler d'activité pour être utiles, soulager et guérir, en portant leur enseignement à la hauteur de toutes les exigences. L'expérience avait parlé ; ce n'était plus la *théorie*, comme jadis chez le professeur de Marseille ; c'était la *pratique*, l'observation, qui éclairaient la marche de nos infatigables professeurs. La doctrine avait un corps et l'enseignement était devenu un tout complet.

Mais ce n'est pas à Paris seulement que le bégaiement afflige l'humanité. Il y a des bègues à tous les horizons et beaucoup ne peuvent venir au foyer de la science. Aussi appelés, sollicités au nord et au midi, invités, encouragés par les autorités locales, les MM. Chervin eurent-ils l'audace de créer, dans les grands centres européens, des cours périodiques et réguliers destinés à être comme des succursales de l'Institution de Paris.

En France, les Conseillers généraux du Rhône, des Bouches-du-Rhône, de la Haute-Garonne, de la Gironde et du Nord ; les conseils municipaux de Lyon, Marseille, Toulouse, Bordeaux et Lille, votèrent des subventions, avec la pensée généreuse d'offrir aux indigents les bienfaits de la méthode. D'autres cours furent institués au Mans, à Tours, Nantes, Valence, Nîmes et partout suivis avec le même empressement.

A l'étranger, Barcelone et Madrid offrirent des subsides et le Gouvernement espagnol, bien inspiré, chargea M. le docteur Arthur Chervin d'enseigner officiellement dans les Universités de l'Etat.

Bruxelles, Rome, Turin, le Gouvernement italien lui-même, en dépit d'autres préoccupations, fondèrent des cours à l'usage des enfants pauvres et ce fut M. Amédée Chervin qui en eut la responsabilité et l'honneur.

En 1878, M. le docteur Chervin fut chargé, par M. le ministre de l'Instruction publique, d'une mission scientifique en Russie et cet essai eut tout le succès qu'on attendait.

Le Ministre de la guerre de Russie, à son tour, demanda des cours à Saint-Pétersbourg et à Moscou pour les élèves bègues des Ecoles militaires. Après le rapport d'une Commission officielle et devant la réussite obtenue, il fut question de créer, dans la capitale de l'Empire, une institution sur le modèle de celle de Paris.



Ce projet flatteur pour la méthode et le nom de l'inventeur, ne put être réalisé à cause des occupations courantes qui retenaient M. Chervin à Paris.

Mais l'âge de la retraite sonna ; parvenu à tout ce qu'il avait pu rêver et bien plus haut encore, M. Chervin céda, en 1878, la Direction active de l'Institution de Paris à son fils, M. le docteur Arthur et à son frère, M. Amédée Chervin.

Cependant, devenu libre, l'illustre inventeur ne crut pas devoir rester inutile et, soldat volontaire, il n'en continua pas moins le combat.

Cette retraite, après quarante années d'apostolat, n'a changé en rien la marche habituelle de la maison. M. Chervin aîné est toujours là, veillant à tout, surveillant tout et faisant profiter ses successeurs de son expérience et de sa sagacité, ainsi que des forces et de l'énergie que les ans n'ont pu lui ôter.

Quant à l'emploi de cette fortune si vaillamment acquise, c'est un secret entre les entreprises qu'il soutient, les malheureux qu'il console, ses amis et lui. On peut en deviner une partie aux affections dévouées qu'il a su grouper autour de son foyer, ou qu'il a laissées partout où il est passé.

D'ailleurs à ce foyer, toujours même simplicité gracieuse et sans prétention ; dans l'enseignement, mêmes traditions, mêmes exercices, même succès. Dans la douce et riante demeure, il n'y a de plus que la vue d'un sage qui a réussi.

### **COMPLEMENT :**

Si on a été surpris de voir un instituteur suffire à une grande dose de travail, on sera encore plus étonné d'apprendre que l'homme pratique a été, en outre, un philosophe et un penseur.

Puissance du temps bien employé ! Voici la liste approximative des ouvrages qu'on doit à son activité :

*Méthode expéditive de lecture.* *Petit*

*livre de lecture.* Nouvelles historiettes faisant suite à toutes les méthodes de lecture.

*Famille, Patrie, Dieu.* Premières leçons de l'enfance. *Leçons*

*de civilité données par une mère.* *Premières*

*notions de l'Ecole primaire.* Exercice de lecture, d'écriture, d'orthographe et de calcul.

*Grammaire.* Guide de l'élève dans l'étude de la langue française.

*Arithmétique.* Un volume pour l'élève et un volume pour le maître. Ouvrage adopté par la Société d'Instruction primaire du Rhône.

*Exercices de lecture à haute voix et de récitation.* Divisions élémentaires. Elèves de huit à douze ans.

*Abrégé des divisions élémentaires.*

*Principes de lecture à haute voix, de récitation, de conversation et d'improvisation.* Divisions supérieures. Elèves de douze à quinze.

*Exercices de lecture à haute voix, de récitation et de conversation.*

*Résumé des principes et des exercices de lecture à haute voix, de récitation, de conversation et d'improvisation.* (Résumé des trois volumes précédents).

*Notions générales de diction.*

*Comptabilité morale.* Carnet de bons et de mauvais points. Nouveau système d'émulation.

*Orphéons des écoles.* Principes de musique : solfèges et chœurs.

*Mes récréations.* Poésies diverses.

*La Muse des familles.* Recueil bimensuel de poésies inédites, 1857-1861, in-8.

*Les enfants.* Recueil de poésies se composant de scènes, dialogues, contes, spécialement consacrés à l'enfance.

*Le premier livre des sourds-muets élevés dans l'Asile et dans l'Ecole primaire.*

*Les Bienfaiteurs des sourds-muets.* Mémoire lu au Congrès scientifique de France, tenu à Saint-Etienne, 1862.

*L'Asile et l'Ecole ouverts aux sourds-muets par la méthode de M. le Dr Blanchet.* Mémoire lu à la Sorbonne, dans la réunion des Sociétés savantes, en 1864.

*Statistique décennale des Bègues en France.* Mémoire lu à la Sorbonne dans la réunion des Sociétés savantes, en 1865.

*Du bégaiement comme vice de prononciation.* Mémoire lu à la Sorbonne, dans la réunion des Sociétés savantes, en 1866.

*Rapport à Son Excellence M. le Ministre de l'Instruction publique, sur l'Institution des Bègues de Paris, 1867.*

*Statistiques du Bégaiement en France, d'après le nombre des conscrits exemptés du service militaire, de 1850 à 1869.* Ce travail considérable, entrepris sur l'ordre de M. le Ministre de l'Instruction publique, a valu à son auteur les palmes d'officier de l'Instruction publique, 1878.

*Méthode Chervin*, extraits de différents rapport officiel.

Que dit cette liste d'ouvrages et de travaux ?

Ne suffit-elle pas à justifier mon titre ?

Qu'à voulu M. Chervin ?

Etre utile.

A qui s'est-il adressé dans sa longue et modeste carrière ?

Qui a-t-il eu en vue ?

A qui a-t-il pensé ?

Aux enfants, aux pauvres, aux faibles, aux malheureux.

Où allait le doux philanthrope, à sa sortie de l'Ecole normale ?

Où courait le sincère et fidèle ami de l'humanité, en suivant, sous bois, loin de la foule et du bruit, le petit sentier des Vincent de Paul et des Pestalozzi ? Au soulagement de la misère et de la souffrance.

Et où le petit sentier l'a-t-il conduit ?

Devant le résultat, je m'incline.

Et je voudrais bien savoir, je voudrais bien qu'on me dit si le maitre d'école d'Albigny, devenu non seulement l'enfant gâté de la fortune, mais un coryphée de la science et une célébrité, n'a pas bien mérité sa couronne ?

Quel conquérant lui préférez-vous ?

Uriage le 26 juillet 1892

**Aimé Vingtrinier**